

CHAPITRE VI

LA Sainte COMMUNION NOTRE SOUVERAIN BONHEUR

*Gustate et videte quoniam
suavis est Dominus.*

Goûtez et voyez combien le
Seigneur est doux.

(Ps. xxxiii, 9).

Il y a dans l'Océan certaines îles qui sont presque continuellement battues par les vagues. Mais, dans l'intérieur, une source abondante, calme et limpide, entretient un printemps perpétuel, au milieu de délicieux bosquets protégés contre les fureurs de l'orage. Origène dit que ces îles sont l'image de l'âme chrétienne. Les vagues de l'Océan, c'est l'agitation du monde ; les bosquets sont les vertus évangéliques ; le printemps de l'âme, c'est la joie ; la source cachée de cette joie, c'est la divine Eucharistie, selon ces paroles du prophète Isaïe : *Vous reposerez avec délices sur le sein de votre Maître, et vous serez comme un jardin arrosé de mille ruisseaux, et Dieu vous fera jouir d'un repos et d'une tranquillité immuables* (1). Rien

(1) Is., LVIII, 11.

n'est plus certain. La sainte Communion, répétons-le, c'est le Paradis sur la terre. C'est à la Table sainte que l'âme puise le bonheur comme dans sa source. C'est là que nous pouvons comprendre *combien le Seigneur est doux*. Seigneur Jésus ! vous qui êtes la joie des saints dans le ciel, montrez-nous comment vous êtes la joie des fidèles au banquet sacré. Faites-nous bien comprendre que la Communion est le *bonheur*, et le *suprême bonheur* de l'homme sur la terre.

I

Vous avez donné à votre peuple la nourriture des anges ; vous lui avez envoyé du ciel un pain mystérieux, un pain renfermant toutes les délices, toutes les douceurs, toutes les suavités, un pain prenant au goût de chacun la saveur qu'il désire ressentir (1). Ces paroles, dites de la manne, s'appliquent avec plus de vérité encore au pain Eucharistique. La Communion bien faite est une source de bonheur, un paradis de délices : l'Écriture me l'affirme, les Saints me le déclarent, l'expérience m'en est la preuve la plus convaincante.

Quand les auteurs sacrés parlent du banquet Eucharistique, ils usent des plus délicieux symboles. Tantôt c'est un vin exquis, tantôt une viande délicate, tantôt un pain fait du plus pur froment. C'est un miel savoureux, une nourriture succulente, un breuvage plein de douceur ; c'est un festin splendide où le Roi de gloire

(1) Sap., xvi, 20 et 21.

célèbre les noces de son Fils. *O Dieu, vous avez préparé au pauvre voyageur sur la terre une table pleine de douceur !* (1) *Que votre pain est succulent, les rois en font leurs délices !* (2) Et David, prévoyant en esprit les suavités du banquet sacré, disait : *Que les justes jouissent avec plaisir de ce festin en la présence de Dieu, et qu'ils soient remplis d'allégresse !* (3) *Vous m'avez préparé une table contre ceux qui me persécutent. Que mon calice est enivrant, qu'il est excellent !* (4)

Écoutons les saints docteurs. En célébrant les joies eucharistiques, ils ne sont que l'écho des écrivains sacrés. Clément d'Alexandrie compare Jésus-Christ à une abeille qui a mis, sous les blanches espèces, le miel le plus exquis qui n'est autre que lui-même. — Saint Augustin, lui, nous assimile à l'abeille qui suce la douce liqueur des fleurs les plus embaumées. « Sucez, petite abeille, nous dit-il, sucez et buvez cette délicieuse liqueur dont la douceur est ineffable. Plongez-vous dans cette source des vrais plaisirs pour remplir de joie votre cœur ! *Suge, o apicula, suge et bibe dulcoris tui inenarrabilem suavilatam. Immergere et replere* (5). » Ailleurs, le même docteur s'écrie : « Dieu dans mon cœur, se peut-il quelque chose de plus délicieux ? *Deus in me, quid jucundius ?* » — « O pain céleste, disait saint Eusèbe, dans lequel on trouve tous les charmes, tout remède, tout repos, tous les biens désirables ! » — Et saint Jérôme : « Il n'y a de bon

(1) Ps. LXVII, 11.

(2) Gen., XLIX, 20.

(3) Ps. LXVII, 4.

(4) Ps. XXII, 5.

(5) S. Aug., *De subst. dilect.*, c. xxx.

dans le siècle présent que de se nourrir de la chair du Seigneur ! » — « O mon cher Maître, soupirait le B. Berchmans, qu'y a-t-il, après la divine Communion, qui puisse me donner ici-bas de la douceur et du contentement ? » — « Notre-Seigneur, dit saint Thomas, donne toujours quelque douceur avec son corps à ses fidèles serviteurs, mais il la donne d'une manière à ceux-ci et d'une autre à ceux-là, selon qu'il juge leur être plus convenable. *Dominus dat suis fidelibus dulces semper corpus, sed dulcedinem suam alio modo dat istis, alio istis, prout cuilibet expedire novit.* » De là vient que quelques-uns goûtent cette douceur par un sentiment d'amour, et tirent leur consolation d'une plus ardente dévotion ; les autres goûtent la même douceur par un sentiment de raison, et prennent leur satisfaction dans le profit qu'ils en reçoivent, croyant obtenir la véritable vie par le moyen de cette nourriture. *Hinc est quod quidam dulcedinem istam sapiunt per affectum et ardentiori delectantur devotione : alii eandem devotionem sapiunt per primum intellectum et sufficienti rescipiunt utilitate, in eo quod credunt per hunc cibum sanctum veram vitam obtinere* (1). »

Mais qu'avons-nous besoin de témoignages ? Notre propre expérience est là, pour nous dire combien le Seigneur est doux à l'âme qui communie bien. Qui que nous soyons, il y a eu, dans notre vie, de ces jours heureux, où nous avons goûté ces joies eucharistiques. Un grand bien-être, un doux rassasiement s'est produit alors dans notre cœur ; les passions se sont tuées ; le monde nous fut en dégoût ; nous nous sommes sentis

(1) S. Thom *Opus de Sacr. alt.* xxii.

épris d'un amour invincible pour la vertu ; nous avons éprouvé une ferveur nouvelle, un zèle pour le bien, que nous ne nous connaissions pas. Dégagés des liens du siècle et de l'affection au péché, recueillis aux pieds de Jésus, nous avons compris les grandes et délicieuses choses qu'il venait d'opérer en nous. Nous l'avons vu nous donnant son corps en nourriture, son sang en breuvage, son âme pour notre rançon, sa divinité pour notre consolation, sa grâce pour notre vie, son paradis pour notre récompense. Nous l'avons contemplé éclairant notre esprit, fortifiant notre cœur, développant en nous la vie divine, enracinant les vertus, assurant notre persévérance. Nous l'avons admiré purifiant notre intérieur, mortifiant nos sens, éteignant en nous le feu des passions, affaiblissant la convoitise, émoussant les traits du tentateur, liant le pouvoir de nos invisibles ennemis et détournant de dessus nos têtes les dangers qui nous menaçaient. Et nous avons été touchés, et nous avons été réjouis, et ces jours furent pour nous des jours heureux, de ceux dont le prophète a dit : *Un jour passé dans vos tabernacles, ô Seigneur, vaut mieux que mille jours passés sous la tente des pécheurs !* (1) Et s'il nous avait adressé la question qu'il faisait à ses apôtres après le lavement des pieds : « Savez-vous bien ce que je viens de faire pour vous ? *Scitis quid fecerim vobis ?* (2) » nous lui aurions répondu : « Oh ! oui, Seigneur, nous le comprenons ; nous goûtons la douceur de votre don ; et, en ce jour, nous soupçonnons un peu ce que c'est que d'être en vous, et

(1) Ps. LXXXIII, 11.

(2) Joan., x, 1, 12.

de vous posséder dans notre cœur. » *In illa die cognoscetis quia vos in me et ego in vobis* (1).

Outre ces joies de *ferveur* et de *réflexion*, il arrive aussi que la Communion répand dans l'âme des joies *sensibles*. C'est quand Jésus-Christ nous fait goûter la douceur de sa grâce et la suavité de l'opération par laquelle il la produit. Alors, il n'y a point de cœur si dur, qui ne soit pénétré des plus tendres sentiments. L'âme, ravie de la présence de son époux, est comblée d'un contentement incroyable. Abimée dans son néant, inondée de lumières, fortifiée dans sa foi, pénétrée des sentiments de la plus suave dévotion, tranquille dans le plus ineffable repos, elle goûte l'inénarrable contentement de cette union céleste avec son bien-aimé, dans laquelle, comme dit saint Thomas (2), elle ravit et elle est ravie, elle prend et elle est prise, elle embrasse et est embrassée, *indicibili modo rapit et rapitur, tenet et tenetur, stringit et stringitur*. Brûlant des plus saintes ardeurs, elle chante les louanges de son Bien-Aimé, se dévoue à son service, éclate en tendres soupirs, se fond, se liquéfie de dévotion et jouit dans cet amoureux entretien d'un bonheur indicible. C'est un contentement, une ivresse, une jubilation incomparables. Quels doux colloques ! Quelles flammes de charité ! Quels chastes embrassements ! On semble ne plus toucher à la terre ; rien alors ne paraîtrait difficile, on serait prêt à tous les sacrifices, pour témoigner sa fidélité à Jésus-Christ. Et telle est, quelquefois, l'abondance de la joie eucharistique, qu'elle rejait jusque sur le visage. Sous l'influence de la Communion, il fut

(1) Joan., xiv, 20.

(2) I^a, II^{ae}, q. xxviii, a. 1.

des saints, dit un pieux évêque, qui, comme saint Antoine, saint Dominique, saint François d'Assise, portaient une figure constamment épanouie et heureuse, ainsi qu'on aime à rêver celle des esprits angéliques. Leur physionomie rayonnait la joie et l'allégresse intérieure, comme un nuage transparent qui laisserait passer les rayons adoucis de l'astre du jour.

Mais la sainte Communion n'est pas seulement la douceur, la suavité, le bonheur, c'est la douceur des douceurs, *dulcedo dulcedinum, amor amorum* (1). C'est la suavité des suavités, c'est le suprême bonheur que nous puissions goûter ici-bas.

II

Le bonheur de la Communion renferme tous les bonheurs de la terre, et à un degré suréminent. L'attrait du marchand, c'est le profit; du noble, l'honneur; du soldat, le butin; du capitaine, la victoire; du courtisan, la faveur du prince; du prince, la couronne, le commandement et l'empire. L'attrait du fidèle, c'est Jésus-Christ, qui a caché dans le divin sacrement tous les trésors, toutes les gloires, tous les triomphes, toutes les couronnes du ciel. La vérité est le bien de l'esprit; la béatitude, celui du cœur; la vie, celui de l'âme; la joie, celui des sens. Mais le bien général de ces puissances c'est la divine Eucharistie. Car celui qui mange avec ferveur ce pain céleste y trouve la vérité, la justice, la béatitude, la joie et la vie éternelle, *delectatur*

(1) S. Bern.

veritate, delectatur beatitudine, delectatur sempiternâ vitâ quod totum Christus est (1).

L'avare met son bonheur à joindre possessions à possessions, à entasser richesses sur richesses. Avec quelle satisfaction il palpe son or et son argent! Rien que la pensée de ses trésors le fait tressaillir. Par la Communion, je suis plus opulent que le plus riche des humains: je possède le Créateur de l'univers, il est à moi avec ses perfections, ses vertus divines, ses mérites infinis. — L'orgueilleux jouit au milieu des honneurs. Les dignités lui sont une fumée enchanteresse qui l'enivre. Par la Communion, j'atteins au suprême honneur: je suis uni à mon Dieu, par la plus incompréhensible des grâces, je suis transformé en lui, je suis *un Dieu en fleur*. — Le mondain se repaît des plaisirs de la terre. Il y trouve, je le veux, de la jouissance, mais c'est une jouissance étourdissante, courte et toujours terminée en amertume. Par la Communion, je jouis, mais de pures, de chastes délices; de délices qui ne laissent après elles ni regrets, ni remords. — L'ami est heureux avec son ami, et son bonheur est tel, que saint Chrysostome ose bien dire qu'il vaudrait mieux être privé du soleil que des douceurs de l'amitié. A la sainte Table, je trouve un Ami, mais un Ami unique, dont le cœur est infiniment généreux; un Ami qui ne me communique pas seulement ses secrets, mais qui se donne à moi tout entier par la plus merveilleuse invention de charité.

Mais à quoi comparerai-je le bonheur de la Communion? Même dans le domaine de la grâce, je ne trouve rien ici-bas qui puisse l'égalier. Le juste Siméon atten-

(1) S. Aug.

daît le Rédempteur d'Israël. Il avait reçu du ciel l'assurance qu'il ne mourrait pas sans avoir vu l'Oint du Seigneur. Enfin, le jour fortuné arrive. Marie vient au temple offrir à Dieu son divin Fils. Siméon est là. La très Sainte Vierge dépose entre ses bras Celui qu'il attendait, Celui qu'il désirait depuis si longtemps. Et le cœur du saint vieillard est inondé d'une telle joie qu'il s'écrie : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix. Parce que mes yeux ont vu le Rédempteur que vous nous envoyez* (1). A la sainte Table, non-seulement le fidèle reçoit le Sauveur dans ses bras, mais il le porte dans son cœur !

Sur la montagne du Thabor, l'apôtre saint Pierre est tellement ravi du magnifique spectacle de la Transfiguration, il se trouve si bien en compagnie de son divin Maître, qu'il ne peut s'empêcher de dire : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici ; si vous le voulez, faisons-y trois tentes* (2). Il fait meilleur encore à la table eucharistique. Là, nous jouissons aussi, et tant que nous voulons, de la compagnie de Jésus vivant et glorieux. Là, ce n'est pas lui qui est transfiguré, mais il nous transfigure nous-mêmes en lui ; nous devenons d'autres Christs ; ce n'est plus nous qui vivons, c'est lui qui vit en nous !

Quand les disciples d'Emmaüs, après la touchante apparition dont le Sauveur ressuscité les honora, appréciant leur ineffable bonheur, se rendaient compte des impressions qu'ils avaient ressenties, ils se disaient : *Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant*

(1) Luc, II, 29.

(2) Matth., XVII, 4.

dans nos poitrines, tandis qu'il nous parlait le long du chemin, et qu'il nous expliquait les Écritures ? (1)

— Que ne doit pas éprouver le chrétien qui communie ? Jésus lui parle aussi, mais dans un cœur-à-cœur infiniment plus intime et plus délicieux !

Qui n'apprécierait le bonheur de Simon le lépreux, de Zachée, de Lazare et de tous ceux qui reçurent Jésus dans leur maison ? C'était assurément une bien douce faveur, que d'avoir à sa table Celui qui nourrit le monde ! — Quand je communie je reçois aussi le Sauveur chez moi, dans mon cœur ; mais je ne suis pas seulement son hôte, je suis encore son convive. Ce n'est pas moi qui le nourris, c'est lui qui apaise la faim de mon âme et par quel aliment ! par son corps sacré, par son sang précieux ! !

Oui ! à la Table sainte, Jésus épuise les inventions de son amour, pour me faire sentir la suavité de sa présence : tantôt par la contemplation de ses perfections infinies, *vacate et videte* ; (2) tantôt par le goût de ses perfections ineffables, *gustate et videte* ; (3) tantôt par la douceur de sa parole intérieure, *audi filia et vide* ; (4) tantôt par l'attrait délicieux de ses miséricordes infinies, *trahe me post te in odorem unguentorum tuorum* ; (5) tantôt par des embrassements si intimes et si mystérieux, qu'on ne saurait les exprimer. Oui ! au banquet sacré j'ai tous les bonheurs à la fois : je jouis de la vue de Jésus-Christ, de la conversation avec Jésus-Christ, de la compagnie de Jésus-Christ, de l'union avec Jésus-

(1) Luc, XXIV, 32.

(2) Ps. XLV, 11.

(3) Ps. XXXIII, 9.

(4) Ps. XLIV, 11.

(5) Cant., I, 3.

Christ, de la déification par Jésus-Christ ; je jouis de la beauté infinie, de la bonté infinie, de la grandeur infinie ! Oui, le pain eucharistique est vraiment le pain du ciel, *panem de caelo*, qui renferme en lui toute espèce de délices, *omne delectamentum in se habentem* (1). Oui, la sainte Communion est un prélude infiniment aimable des joies du Paradis, *futurae jucunditatis amabile praeludium* ! Ah ! je comprends les ardents désirs, les brûlantes impatiences des saints pour s'unir à Jésus-Christ : leurs tressaillements ineffables, leur bonheur indicible après l'avoir reçu ! Je comprends un saint Chrysostome, estimant que l'unique peine de la vie c'est d'être privé de la Communion ; une B. Marguerite-Marie, déclarant que s'il fallait marcher, les pieds nus, sur un chemin de flammes, pour aller à Jésus-Christ, elle affronterait gaiement cette souffrance pour jouir de son Sauveur ; une sainte Catherine de Sienne, assurant que par la vertu de ce sacrement, elle est tellement remplie de joie, qu'elle ne peut plus se contenir et qu'elle s'étonne de ne pas voir tout son être se dissoudre !!

Faisons donc l'expérience du bonheur de la Communion. Allons à la douceur, *eamus ad suavitatem* ; elle est au très Saint-Sacrement comme à sa source. Notre-Seigneur dans l'Eucharistie est le Dieu de force, mais il est encore le Dieu de toute suavité, *de forti egressa est dulcedo* (2). Toutefois souvenons-nous que pour jouir des délices du banquet sacré, nous devons apporter à Jésus, *un cœur pur*, libre non-seulement du péché grave, mais encore des vaines attaches du monde, et

(1) Ex Lit. Cath.
(2) Judic., xiv, 14.

un esprit recueilli. Sans la pureté nous ressemblerions à ceux qui, ayant le palais ou l'estomac malade, ne peuvent goûter la douceur de la nourriture. Sans le recueillement, incapables d'apprécier *le don de Dieu*, nous ne saurions comprendre *combien le Seigneur est doux*. Disons donc avec saint Anselme : « O pain très saint, ô pain vivant, ô pain très pur et très blanc qui êtes descendu du ciel, et qui donnez la vie au monde, venez dans mon cœur, et purifiez-moi de toute souillure de la chair et de l'esprit. *Panis sancte, panis vive, panis munde, qui descendisti de caelo, et das vitam mundo, veni in cor meum et munda me ab omni inquinamento carnis et spiritus*. O pain délicieux, guérissez mon cœur, afin que je goûte la douceur de votre amour. Guérissez-le de toute langueur, afin que je ne goûte point d'autre douceur que vous. *Panis dulcissime, sana palatum cordis mei, ut nullam praeter te sentiam dulcedinem*. » Ou bien répétons la prière de saint Augustin : « Je vous en prie, Seigneur, que toutes choses me deviennent amères, et que mon âme ne trouve de douceur qu'en vous, car vous êtes la douceur par essence, la douceur inestimable qui rendez toutes choses douces et agréables. *Obsecro, Domine, ut omnia mihi amarescant, et tu solus dulcis appareas animae, quia tu es dulcedo inestimabilis per quam amara dulcorantur* (1). »

(1) S. Aug., *Soliloq.*, c. xxii.

*La vie ou la mort, peu m'importe, pourvu que je possède
mon Sauveur !*

La vénérable JEANNE MARIE DE LA CROIX.



CHAPITRE VII

LA SAINTE COMMUNION NOTRE PLUS DOUCE CONSOLATION

*Calix meus inebrians, quam
præclarus est!*

Mon calice est enivrant, qu'il
est magnifique!

(Ps. xxii, 5.)

Elisée ayant commandé à son serviteur de préparer le repas des enfants des prophètes, qu'il avait invités au temps de la famine, cet homme leur servit une viande où il avait mêlé, par méprise, des herbes vénéneuses. Mais aussitôt qu'ils en eurent goûté, ils s'écrièrent : « O homme de Dieu, il y a dans cette viande un poison qui nous fera mourir ! » Alors, le Prophète dit : « Qu'on m'apporte un peu de farine. » Et la mêlant à la viande, il en ôta toute l'amertume et tout le venin (1). — Symbole expressif des misères de notre vie, et de l'efficacité de la divine Eucharistie ! Tous, nous sommes ici-bas abreuvés d'amertume ; tous nous mangeons le pain de la douleur : c'est la dure

(1) IV Reg, iv, 40 et 41.